

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 10.

MONTREAL, VENDREDI, 3 JANVIER 1847.

No. 2

LETTRE PASTORALE DE MGR. DE LANGRES.

Mgr. l'évêque de Langres, dont l'activité et la sollicitude pour le bien de l'Eglise ne se ralentissent pas un instant, vient de communiquer au clergé de son diocèse l'instruction suivante, adressée par lui l'an dernier, à MM. les supérieurs, directeurs et professeurs de son petit séminaire. Le prélat y traite de la nécessité d'introduire dans les classes de littérature l'étude des grands écrivains latins et grecs que le christianisme a produits. Les idées de Mgr. l'évêque de Langres sur ce sujet si important ne peuvent manquer d'intéresser au plus haut degré tout le clergé français et tous les hommes qui ont à cœur l'avenir et la gloire de la religion catholique.

A Messieurs les supérieurs, directeurs et professeurs de notre petit séminaire.

Messieurs,

Depuis longtemps, et bien avant même que nous eussions l'honneur d'être placé à la tête de ce diocèse, des doutes sérieux agitaient notre âme au sujet des auteurs exclusivement païens donnés pour unique sujet d'études à la jeunesse chrétienne dans tout le cours de ses humanités grecques et latines.

Nous étions encore assis sur les bancs du collège que déjà nous nous demandions comment il se pouvait faire que l'esprit de mensonge eût seul reçu le privilège des grâces du langage; et lorsqu'ensuite nous fûmes chargé nous même d'enseigner à d'autres cet art de bien dire, qui, considéré dans sa source première, est une émanation merveilleuse du Verbe de Dieu, nous nous refusions à croire que ce Verbe fait chair, qui avait bien voulu donner ce talent en partage à ses ennemis, comme il le fait souvent pour tous les autres dons de la nature, l'eût cependant refusé à cette Eglise qu'il s'est acquise par son sang et qu'il s'est unie au point que, selon l'étonnante expression de saint Jean, il en a fait son épouse.

Oh! combien de fois nous avons gémi d'être réduit à concentrer tout notre enseignement littéraire dans les souvenirs tout idolâtriques d'Athènes et de Rome, et à faire exclusivement admirer, pour la forme, dans l'application journalière de l'intelligence, ce que nous étions pourtant obligés de faire mépriser, pour le fond, dans les lumières et les sentiments de la conscience chrétienne.

Combien de fois avons-nous regretté amèrement dans nos auteurs classiques l'absence totale de pensées sanctifiantes et de ce nom adorable et béni, de ce nom au-dessus de tout nom, dont notre admirable saint Bernard a dit que toute nourriture spirituelle est fade et sans suc si elle n'en est pénétrée, que tout livre est vain et que tout discours est insipide s'ils n'en sont assaisonnés; de ce nom qui est, dit-il, un miel à la bouche, une mélodie à l'oreille, une ineffable suavité à l'âme. "Aridus est omnino animæ cibus si non oleo isto infunditur. Insuper est si non hoc sale conditur. Si scribas, non sapit mihi nisi lego Jesus: si disputas aut conferas, non sapit mihi nisi sonnerit ibi Jesus. Jesus mel in ore, in aure melos, in corde júbilus.

Voilà quelles étaient nos pensées, Messieurs, à une époque de notre vie où, sous l'empire de préventions conçues dès notre bas âge, nous ne pouvions pas encore apprécier les trésors littéraires de l'Eglise, que d'ailleurs nous connaissions à peine.

Mais à mesure que nous élevâmes au-dessus de nos propres convictions, nous avons examiné avec une impartialité calme et consciencieuse les écrits de nos docteurs et de nos Pères dans la foi, notre étonnement a changé d'objet. Nous nous sommes demandé, non plus comment l'Eglise de Dieu n'avait pas eu les hautes qualités du langage tout aussi bien que les églises de Satan, car nous avions sous les yeux et sous la main la preuve manifeste du contraire mais comment il était arrivé qu'au sein même du christianisme on eût délaissé, dédaigné, méconnu, et, du côté de l'éducation, tout à fait oublié les nombreux et incontestables chefs-d'œuvre de la littérature chrétienne, pour n'étudier, n'admirer, et, humainement parlant, n'adorer que les œuvres littéraires du paganisme.

Certainement ces dernières ont bien aussi leur mérite supérieur, et comme nous l'avons dit, le talent de parler et d'écrire est un don de la nature qu'a laissé en commun à tous les enfants des hommes. Celui qui fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants, qui répand sa pluie fécondante sur la terre des pécheurs comme sur celle des justes. Mais ce que nous ne pouvons admettre, et ce que cependant on a longtemps laissé croire, c'est que ce don précieux soit le privilège de l'erreur. Nous savons, pour la consola-

tion de notre foi, et nous proclamons aujourd'hui, pour l'acquit de notre conscience, qu'il n'en est pas ainsi.

Mais avant d'introduire dans l'enseignement classique de notre petit séminaire une modification essentielle pour laquelle nous allons vous demander votre concours, nous avons voulu, Messieurs, vous en présenter les motifs, en vous faisant voir:

1o. Combien l'étude exclusive des auteurs païens est dangereuse, surtout pour la foi.

2o. Combien l'étude de ces auteurs chrétiens présente d'avantages, même sous le rapport littéraire.

§1.

Il faut être juste envers tous, ainsi le veut la droite raison. N'applaudir qu'àux œuvres de ses ennemis, même quand il ne s'agit que d'art ou de talent, ce n'est pas de la générosité, c'est de la folie et de l'injustice.

Avouons le donc avec douleur et avec honte, Messieurs, l'ennemi du Seigneur et de son Christ a dû se réjouir de toute sa joie infernale quand il a vu pendant plusieurs siècles des peuples tout chrétiens donner le Parthénon ou le Colysée comme les seuls vrais modèles du beau et du grand, et ces mêmes peuples chrétiens déclarer unanimement que les basiliques élevées dans les âges de foi n'étaient que des monuments de décadence et de mauvais goût.

Mais, soyons-en sûrs, il s'est réjoui bien plus encore en voyant toutes les jeunes générations qui se succédaient pendant le cours de ces siècles, élevées dans l'habitude d'un dédain absolu pour le langage des grands génies et des grands saints qui ont été les colonnes de l'Eglise de Dieu, et, à cet âge où les impressions sont si profondes, livrées à l'admiration exclusive des œuvres littéraires conçues sous le règne de toutes les erreurs et de tous les vices.

Cet ennemi de nos âmes sait mieux que nous encore combien, en fait de langage, la forme tient au fond, et combien facilement le discrédit de la doctrine est produit par la déconsidération de la parole.

Nous ne jugeons et surtout nous ne condamnons personne; nous gémissons sur les égarements de l'esprit humain, et nous croyons sans peine que si nous avions vécu un siècle plutôt, nous eussions malheureusement partagé toujours nous-même ceux que nous déplorons ici. Mais nous voulons, Messieurs, vous faire remarquer ce qui s'est passé alors, hélas! et ce qui se passe encore presque partout.

Pendant près de trois cents ans on a dit à toute la jeunesse étudiante, c'est-à-dire à celle qui devait gouverner la société: "Formez votre goût par l'étude des bons modèles; or les bons modèles grecs et latins sont exclusivement les auteurs païens de Rome et d'Athènes. Quant aux Pères, aux Docteurs et à tous les écrivains de l'Eglise, leur style est défectueux et leur goût altéré, il faut donc bien se garder de se former à leur école." Voilà ce qu'on a dit et surtout ce qu'on a fait pratiquer à tous les étudiants, à cet âge où il est rigoureusement vrai que les habitudes deviennent une seconde nature.

De là, Messieurs, qu'est-il arrivé! Ce qui devait arriver nécessairement, c'est d'abord que toute cette jeunesse s'est passionnée pour l'étude des productions du paganisme, et que de l'admiration des paroles elle est arrivée à celle des pensées et des actions.

En effet, n'est-ce pas alors que l'on a commencé à s'incliner devant les sept Sages de la Grèce presque autant que devant les quatre évangélistes; à s'extasier sur les pensées d'un Marc-Aurèle et sur les œuvres philosophiques d'un Sénèque, de manière à laisser croire qu'il n'y avait rien de plus profond dans les livres saints; et enfin à vanter les vertus de Sparte et de Rome au point de faire presque pâlir les vertus chrétiennes?

Croit-on, Messieurs, que de pareils enseignements, devenus unanimes et continuels, ne devaient pas à la longue faire baisser le sentiment de la foi et surexciter démesurément l'orgueil de la raison? Serait-ce une témérité de dire qu'en mettant ainsi partout en relief les œuvres de l'homme, au grand préjudice de la Révélation, qui est l'œuvre de Dieu par excellence, on préparait les voies au règne de ce rationalisme effronté qui en est venu publiquement à n'adorer que lui-même? Et si, pendant ces jours d'anarchie où la dépravation qui fermentait dans les entrailles de la société put paraître sans frein; si, dans ces jours de révélations horribles, cette raison, arrivée au paroxysme de son orgueil, reçut sous les traits d'une déesse impure l'encens qui n'est dû qu'au vrai Dieu, n'est-il pas permis de dire que deux siè-

cles d'un enseignement littéraire tout païen avaient pu disposer de loin les esprits à ces scènes hideuses renouvelées du paganisme, et ainsi, contrairement sans doute aux intentions de ceux qui en étaient les instruments inattentifs, préparer quelques-uns des éléments de ce culte abominable ?

Il est bien vrai que les hommes vénérables et profondément chrétiens qui pendant ces mêmes siècles ont présidé à l'éducation publique, que ces hommes si éclairés d'ailleurs et si admirablement dévoués à la jeunesse, n'omettaient rien pour détruire par les enseignements les plus solides et les plus assidus de la foi, les impressions fâcheuses qui pouvaient être produites par leurs cours littéraires.

A continuer.

LETTRE XXX.

Beyrouth, 1 avril 1846.

Cher Alfred,

Le Muezzin, du haut de son minaret, avait chanté l'heure de la prière, pour y appeler les croyans ; et sa voix forte, perçante, était venue m'arracher au sommeil ; il était quatre heures et demie ; et à cinq, nos Arabes étaient à la porte, impatiens de faire le changement de leurs bêtes. Il en était six et demie quand nous fûmes en état d'aller rejoindre nos compagnons au Consulat français, où la caravane devait s'organiser. A sept, nous quittons la ville, pour sortir par la porte de Bethléem c'est la même par laquelle nous y avons fait, onze jours auparavant, notre entrée.

Nous longeâmes d'abord pendant quelques instans, la partie occidentale des murs de la ville ; après quoi nous entrâmes dans la route de Jaffa. Cette route, comme toutes celles du pays, est pierreuse, et très-difficile ; nos coursiers n'y pouvaient marcher qu'à la file les uns des autres. Nous laissons à notre gauche, le village d'Emmatîs, à notre droite, nous découvrons la cime du mont *Firi Galilæi* ; mais bientôt elles commencèrent l'une et l'autre à nous échapper. Pour la dernière fois, notre œil, plongeant dans la vallée de Josaphat, y aperçut les monumens sacrés. Jérusalem s'éloignait, ou plutôt nous nous éloignons d'elle de plus en plus ; ses murs, ses dômes, ses minarets allaient s'amoindrisant rapidement à nos regards ; à sept heures, vingt minutes, Jérusalem s'était dérobée à nos yeux, avec le mont de Oliviers et tous les environs. C'est alors ô Jérusalem ! que je te laissai pour toujours ! En ce moment, mes yeux se mouillèrent de larmes ; et mon cœur, plus que jamais, à la pensée de ton immense infortune, renaquit à la douleur. Ville chérie de David ; relève-toi donc de ta chute ! Brise donc, enfin, le bandeau qui pèse sur ton visage ; le ciel de la foi est étendu sur ta tête, jettes-y tes regards. Embrasse la vérité ; et la vérité te fera surnager à tes malheurs !

La route par laquelle nous continuâmes de chevaucher est pavée d'embaras ; elle traverse des croupes abruptes de montagnes, et des ravines escarpées. A droite et à gauche de petits villages, formés de pauvres et misérables cahutes, se dessinent à nos regards ; c'est Keriet-Letta ; c'est Biré, dont le premier est situé sur le bord d'un torrent desséché, et le second planté, pour ainsi dire, sur le sommet d'une haute montagne. La terre offrait à peine quelques vestiges de verdure ; ça et là cependant apparaissaient quelques figuiers clair-semés, dont les branches rabougées étaient, comme en tremblant, au souffle du vent, leurs feuilles noircies. La vallée de l'éribintie se montra enfin à nos regards ; ce lieu est célèbre dans l'histoire sacrée ; c'est là qu'un jeune pâtre, encore imberbe, avec les quelques pierres qu'il y amassa, terrassa un redoutable ennemi.

Un pont en pierre est jeté sur le torrent qui coule au fond de la vallée ; à dix pas de ce pont est l'endroit où David recueillit ses armes arrondies. La végétation est ici luxuriante ; le fond comme les versans de Térbinthe, est d'une étonnante verdure ; ce qui n'offre pas un léger contraste avec l'aridité et la désolation des collines et des ravines qui l'environnent. Je remarquai, en particulier, à la droite du chemin, une charmante pelouse ; l'Angleterre, si renommée par la richesse de ses pâturages ne produit rien de semblable. La proximité de ce champ des bords du torrent me laisse à soupçonner que ce pourrait bien être là l'arène où David se mesura avec Goliath. Nous gravâmes ensuite une colline ; de là, nous découvrimus le village de St. Jérémie, et la vallée où il est situé. C'est, dit-on, l'ancienne *Anathoth*, patrie de Jérémie. L'église que Ste. Hélène y avait fait élever en l'honneur de ce prophète, existe encore ; c'est aujourd'hui une espèce de hangar, à l'usage des habitans du lieu. Le monastère qu'elle y avait également fait construire, est entièrement disparu.

M. de Chateaubriand avait été obligé en passant à St. Jérémie, ou à Abou-Gosch, comme on le nomme maintenant, de payer le droit que la tribu exigeait alors des voyageurs ; cette avanie ne s'exerce plus aujourd'hui, grâce, sans doute, à Ibrahim Pacha, qui, pendant son pachalick de Syrie, arrêta le chef de cette tribu, Abou-Gosch et l'écroua dans son propre palais, dans l'appartement même qui, comme je l'ai déjà marqué, nous a servi de logement à Jérusalem. Il ne paraît pas que les voyageurs aient été depuis racontés en passant par ce village, malgré l'ascendant extraordinaire du Cheik Abou-Gosch, sur une grande partie de la Palestine, où il est plus puissant que la Porte même. Trois mille cavaliers sont à ses ordres ; les habitans des montagnes qui se trouvent en Hébron et Gaza sont prêts, au premier signal de sa part, à se ruer sur ses ennemis. Le Pacha de Jérusalem, à qui on avait fait part, en y arrivant, des exactions que nous avait fait éprouver le Cheik d'Hébron, sentit bien à la vérité la nécessité d'en chasser l'auteur ; mais la crainte du terrible Abou-Gosch vint paralyser tous ses desseins ; car ce dernier n'eût pas manqué de prendre à l'instant même en

main la cause de celui qu'il regarde comme son protégé ; il serait venu fondre sur lui avec sa nombreuse cavalerie (1).

A midi, nous atteignîmes le dernier rang des montagnes qui dominent la plaine de *Sanon* ; nous l'aperçûmes à nos pieds comme une immense nappe de gazon déroulée à perte de vue devant nos yeux (2). Une fois dans la plaine, nous laissons nos bagages en arrière, et nous primes les devans ; notre dessein était de faire, pour un instant, étape à Ramlé, d'y dîner et de continuer ensuite notre marche sur Jaffa, où nous nous proposâmes d'aller coucher ce jour là même. Nous chevauchâmes tantôt au trot, tantôt au galop et cependant Ramlé n'approchait pas sensiblement, l'ardeur de nos desirs semblait, au contraire, la faire fuir devant nous. Nous avons franchi la plus grande partie de l'espace qui nous en séparait, lorsque nos compagnons français, (3) meilleurs cavaliers que M. Bélauger et moi, nous devancèrent, et y entrèrent sans nous.

Ramlé est comme encaissée dans un massif d'Oliviers, de figuiers, de grenadiers, d'orangers, de citronniers et d'épaves napsals, à formes bizarres, du milieu desquels s'élevaient de gracieux palmiers, dont la force et la hauteur témoignent assez de la richesse du sol qui les nourrit. Ce ne fut qu'après avoir assez longtems erré par des rues sales et étroites, que nous pûmes enfin arriver au couvent de Terre-Sainte. Ici, affaire sérieuse : il s'agissait de descendre de cheval ; et je ne savais comment m'y prendre, tant ma maussade selle arabe m'avait littéralement rompu les jambes. Je ne trouvai d'autre ressource, pour opérer cette descente, que de me laisser couler sur le flanc de ma monture ; je m'y hasardai, et bien m'en advint ; j'eus le bonheur d'arriver debout à terre, où, malgré mon état d'épuisement, je me tins assez ferme sur mes deux pieds. Il y avait une cour à passer ; pour en venir à bout, je fus contraint d'empoigner mes deux jambes, l'une après l'autre, pour les aider à la franchir.

Trois heures sonnaient, comme nous mettions les pieds dans le monastère. Des quatre ou cinq religieux qui l'habitent, un seul s'était présenté pour nous offrir l'hospitalité, c'était le frère cuisinier, qui, au bout d'une demi-heure, nous servit sur une table dont je ne dirai rien, de crainte de médire, une omelette au lard, autour de laquelle nous primes incontinent séance. Le repas fut délicieux ; nous le terminâmes avec le regret que la pitance n'eût pas répondu à notre brûlant appétit ; une seconde omelette de même force que la première ne nous eût pas trouvés en défaut ; mais la discrétion nous fit une loi impérieuse du silence ; nous remîmes à Jaffa le complément de notre dîner.

Ramlé, d'abord appelée *Ramata*, *Rama*, *Ramathaim-Saphim* ; reçut plus tard le nom d'*Arimathie*, qu'elle perdit dans la suite pour prendre celui qu'elle porte encore aujourd'hui. Cette ville dont l'Evangile fait mention, appartenait à la tribu d'Ephraïm. St. Jérôme en fait la patrie d'*Elcana*, épouse de Phanuel, et de son fils, le prophète Samuel, qui, selon le même saint, y demeurait habituellement ; à Gogala, ou à Maspha, ou à Béthel, etc. C'est à Ramata que les anciens de la nation vinrent loi de bander un roi. David fuyant la persécution de Saül s'y retira chez le même prophète, et y termina plus tard ses jours. On prétend montrer son tombeau sur une montagne voisine.

Cette ville est encore célèbre pour avoir été le berceau de Joseph et de Nicodème, ces généreux disciples qui eurent le courage, en dépit de la haine des Juifs contre le Sauveur, de lui rendre les honneurs de la sépulture. A une demi-lieue de Ramlé était située Lydda, où St. Pierre opéra la guérison d'un paralytique appelé Enée.

A quatre heures nous étions en route pour Jaffa ; la distance à parcourir est de douze à quatorze milles environ. En sortant de la ville, nous découvrimus, au milieu d'une forêt de napsals, la *Tour des quarante martyrs*, ainsi appelée par la tradition, qui y fait reposer plusieurs des quarante martyrs de Sébaste, en Arménie ; et plus loin, à mi-chemin entre Ramlé et Jaffa, un bois d'Olivier planté en quinconce de la main même, dit-on, de Godfroid de Bouillon. Le jour était tombé lorsque nous arrivâmes à une fontaine située dans le voisinage de Jaffa ; nos chevaux, qui n'avaient pas bu depuis Jérusalem, s'y désaltèrent ; après quoi nous nous enfonçâmes entre deux forêts de citronniers et d'orangers, en pleine floraison. L'air embauimé qui s'en exhalait nous transporta par la pensée dans le jardin d'Edem. C'est au milieu de semblables jouissances que nous fîmes notre entrée dans la ville où nous allâmes descendre au couvent des Pères Français ; qui nous accueillirent avec une rare affabilité ; le P. Gardien vint lui-même nous recevoir à la porte.

Jaffa, l'ancienne Joppé, passe pour une des plus anciennes villes du monde ; plusieurs en attribuent la fondation à Japhet, l'un des fils de Noé. On croit que c'est là que ce dernier construisit l'arche, qui le sauva du déluge avec toute sa famille. Après la retraite des eaux, le Patriarche donna à Sem, son fils aîné, les terres dépendantes de la ville qu'il avait fondée son troisième fils. Si l'on en croit la tradition, Jaffa renfermerait les cendres du régénérateur de genre humain, qui y aurait été enseveli à l'âge de 950 ans, 350 ans

[1] Abou-Gosch vient d'être arrêté par la Porte, qui l'a relégué dans l'île de Chypre.

[2] Cette plaine s'étend le long de la mer, depuis Gaza, au midi, jusqu'au mont Carmel, au nord. Elle est bornée au levant par les montagnes de Judée et de Samarie.

[3] C'étaient trois officiers de la corvette la *Crécé* en station à Beyrouth, venus à Rome pour assister aux offices de la Semaine-Sainte.

après l'épouvantable catastrophe auquel il avait eu le bonheur d'échapper.

La Mythologie place à Jonpé ou dans son voi-inage le fait de Persée et d'Andromède : Neptune pour venger Junon, insultée par sa mère Andromède qui avait eu la témérité de se croire plus belle que cette Déesse, suscita un monstre marin qui dé-vorait le pays. L'oracle d'Ammon consulté, répondit qu'il fallait attacher à un rocher Andromède, pour être dévorée par ce monstre ; pour obéir à l'oracle, elle fut exposée sur un rocher, et le monstre, sortant de la mer, allait la dévorer, lorsque Persée, monté sur Pégase, vint à son secours ; il combattit le monstre, remporta la victoire et le tua.

Ce fut Jonpé, devenue plus tard l'héritage de Dan, et le seul port que les Juifs possédassent sur la grande mer, qu'abordèrent les flottes d'Hiram ; ce prince, comme on le sait, s'était chargé de fournir tout le cédre dont Solomon avait besoin, pour la construction du temple qu'il voulait élever au Seigneur.

A continuer.

C O R R E S P O N D A N C E .

M. L'ÉDITEUR,

Un événement d'un bon souvenir vient d'avoir lieu dans la paroisse de St. Hyacinthe, district de Montréal ; c'est une mission de trois semaines que les Révérends Pères Oblats de Jésus et Marie viennent d'y donner avec toute la solennité de leur cérémonial. Qu'elles sont belles les solennités du culte catholique ; qu'elles font impression surtout, sur les cœurs chrétiens, ces cérémonies de la Pénitence et de la Rénovation des Vœux du Baptême, et les communions générales d'un peuple nombreux qui adore, tantôt par le silence, tantôt par des cantiques d'allégresse, le Seigneur son Dieu. Qu'ils sont doux les moments passés dans les joies du Seigneur, aux pieds de ses saints autels ; aussi voyait-on alors se manifester sur toutes les figures les saints transports qui agitaient tous les cœurs. Le peuple avait peine à quitter le lieu saint après même des exercices assez longtemps prolongés, tant était vive la ferveur et l'impression puissante que la parole de Dieu avait faite sur son cœur.

La mission a été dirigée par le Révérend Père Supérieur des Oblats dont le mérite s'est déjà fait assez connaître pour nous dispenser d'en parler longuement. Il a été puissamment secondé par quatre autres prêtres de son ordre qui possèdent tous un assez rare talent pour la parole.

La foule des paroissiens qui assiégeaient tous les jours les tribunaux de la pénitence a été si grande, que le ministère de plusieurs curés voisins a été très-utile pour l'audition des confessions. Plus de 3500 personnes ont communiqué durant la mission. Preuve manifeste des fruits abondants de salut que cette mission a dû produire dans la paroisse de St. Hyacinthe. Pour contribuer à perpétuer les heureux fruits de ces pieux exercices, les Révérends pères ont travaillé à organiser une association de filles, sous le titre de la *Congrégation de l'Immaculée Conception de Marie*. 500 demoiselles se sont empressées de prendre part à cette Congrégation. Qu'il était touchant ce spectacle, de voir cette multitude de vierges chrétiennes, prosternées devant l'autel du Seigneur, tenant toutes un cierge allumé dans leurs mains, se consacrer au service de la Mère du Rédempteur. Que de cœurs qui battaient du sentiment de la plus vive impression et du dévouement le plus pur.

Les Révérends Pères Oblats, non contents de ce premier succès, voulurent travailler à étendre la *Société de Tempérance* qui existait déjà en cette paroisse : 1525 personnes se rendirent à leur appel, et reçurent la carte de Tempérance totale.

Une mission qui avait produit des élans si marqués de générosité, ne pouvait manquer de se bien terminer. Un monument de retraite fut érigé, et la paroisse en masse voulut, par ses principaux paroissiens, témoigner la reconnaissance qu'elle avait aux Révérends Pères pour le zèle qu'ils avaient si avantageusement développé pour l'avantage spirituel des paroissiens de St. Hyacinthe. Elle fit présenter ses remerciemens d'une manière solennelle, et avec une vive émotion, aux Révérends Pères qui répondirent par la bouche de leur Supérieur par des paroles pleines de satisfaction. A leur départ de St. Hyacinthe un nombre considérable des principaux du village voulurent accompagner ces dignes missionnaires jusqu'à la paroisse de St. Charles, où ils doivent donner prochainement une mission.

C'est ainsi que la religion élève les âmes et les rend capables de grands dévouemens.

St. Hyacinthe le 29 décembre 1846.

UN TERTIO.

Il n'y a guère qu'une bonne éducation qui rende les hommes capables de garder un secret.

Voyage dans le Levant.—RR. PP. Jésuites et Oblats.—Secrétaire de Mgr. de Walla-Walla.—Bénédiction de l'église de Ste. Geneviève, Ile de Montréal.—Humanité envers les naufragés.—Expérience sur le fulmi-coton.—Extrait de l'Ami de la Religion.—Tremblement de terre.

Le tems a été singulièrement doux ces jours derniers, la pluie a commencé hier dans l'après-midi et a continué tard dans la nuit. Aujourd'hui il fait très froid.

—Nous donnons aujourd'hui dans nos colonnes, d'après les journaux de Québec, la copie de la XXX lettre de M. LÉON GINGRAS, prêtre du Séminaire de Québec, qui a visité dernièrement la TERRE SAINTE, accompagné de M. BÉLANGER. Cette lettre est extraite, d'un ouvrage qui doit être publié en deux volumes, de 500 pages *in-octavo* chaque. On fait circuler à Québec des listes de souscription ; il n'y a pas de doute, que si ces listes étaient présentées aux citoyens de Montréal, ils ne s'empressassent, eux aussi, d'y apposer leurs noms. On peut voir par la lettre qui se publie maintenant sur tous les journaux, que cet ouvrage mérite toute l'attention des Canadiens ; M. Gingras sera le premier canadien qui aura donné la relation d'un voyage dans le Levant. Sa manière pittoresque de raconter les choses nous les rend présentes à l'esprit ; on croirait voyager avec lui ; il nous fait voir les lieux tels qu'il les voit ; on serait porté par tems de vouloir discourir avec lui ; son style ne pourrait être ni plus gracieux ni plus naturel ; c'est l'abandon d'un ami, d'un frère qui raconte en famille, ce qu'il a vu, ce qu'il a dit, ce qu'il a entendu. Il faut donc l'espérer, que cet ouvrage qui doit faire honneur aux canadiens ne manquera pas d'encouragement.

—Nous avons dit dans notre dernier numéro que les RR. PP. Jésuites pénétraient dans l'épaisseur des bois pour ramener au bercail de Jésus-Christ les sauvages de Témiskaming et d'Abbitibi, mais ces missions appartiennent aussi aux RR. PP. Oblats. Ce sont les Iles Manitoulines et toute les missions sauvages du Haut-Canada qui forment le département des Jésuites. Ils ne perdent sans doute point à l'échange, car les uns et les autres sont riches en fatigues et en mérites.

M. Guillaume Leclaire, qui a été reçu sous-diacre le 19 du mois dernier, est nommé secrétaire de Mgr. de Walla-Walla pour l'Orégon ; on ne connaît encore aucun autre ecclésiastique ou prêtre qui doive aller partager les fatigues de ce digne prélat dans la fondation de son nouveau diocèse.

—Le 5 janvier, la superbe église de Ste. Geneviève, dans l'Ile de Montréal, bâtie par les sois et sous les auspices de M. L. M. LEFEBVRE, curé du lieu, a été bénie par M. F. X. MARCOUX, curé de l'Ile Bizard, qui a aussi prêché à la grand'messe, chantée par M. Brunet, curé de Ste. Rose. Cette magnifique église, a 151 pieds de long sur 66 de large et 31 pieds de haut depuis les lambourdes ; les tours ont 66 pieds de haut. Elle est faite suivant un plan de M. Thomas Baillargé architecte de Québec, d'après les dimensions tant intérieures qu'extérieures d'une église des Pays-Bas. Elle est partagée en trois nefs, soutenus par deux rangs de colonne d'ordre Ionique, qui se prolongent jusqu'au fond du sanctuaire. Du plancher de la nef à l'autel, il y a neuf marches, une pour les balastres, deux pour le chœur, trois pour le sanctuaire, et les trois marches de l'autel. A part de l'autel du milieu il y a deux autres autels latéraux. La façade de l'église et les deux tours sont en pierre de taille. Sous le chœur, il y aura deux autels souterrains, entr'autres un du St. Sépulture, où on pourra déposer le St. Sacrement le Jeudi-Saint, et un autre de l'Enfant-Jésus. La sacristie a 40 pieds carrés, et est à deux étages ; l'étage du haut sera une chapelle sous le vocable de la Ste. Famille, dont il y aura une confrérie. Elle est comme l'église partagée en trois nefs par deux rangs de colonnes ; c'est dans cette chapelle que se disent ordinairement les messes quotidiennes tant en hiver qu'en été.

—Le *Transcript* rapporte l'extrait suivant d'une lettre de M. Ch. Campbell ceyner, de la Rivière du Loup à son fils à Québec. Elle fait trop d'honneur aux personnes qui y sont intéressées pour que nous puissions nous dispenser de la reproduire ici : " M. Jenkins de Rimouski a été bien bon pour les matelots naufragés, il les a reçus, abri-

tés et nourris avec son hospitalité ordinaire. Ils doivent aussi beaucoup à M. Gauvreau de Ste. Lucie, et à son frère de Rimouski, qui tous deux, leur ont procuré des voitures à leur demande. Le clergé des différentes paroisses a aussi été empressé de secourir ces pauvres infortunés avec toute le zèle et la charité qui le caractérisent. Ayant amené quelques-uns de ces malheureux avec moi ; ils m'ont raconté comme ils avaient été bien traités, et que si le tems avait été bien froid ils avaient trouvé des cœurs bien chauds pour les soulager dans leur chemin." On verra dans l'article de *Littérature*, que les naufragés du *Great Britain*, n'ont pas été aussi heureux que leurs compatriotes en Canada.

—La *Gazette des Trois Rivières* rapporte que le 27 de décembre dernier, il y a eu dans le township d'Inverness, un orage accompagné d'éclairs et de tonnerre.

—Le *Journal de Québec* rapporte que MM. les élèves en chimie du Séminaire de Québec ont parfaitement réussi dans la manipulation du fulmi-coton ; ils avaient d'abord essayé, pour leurs expériences, l'acide nitrique de commerce, qui leur a fait défaut ; ensuite ils ont concentré eux-mêmes l'acide azotique qui leur a donné un plein et parfait succès ; il y a à observer que le coton doit être entièrement imprégné de l'acide, et pour cela il ne faut pas le presser dans ce liquide, mais avoir soin que tous les pores soient ouverts pour que toute la la matière du coton soit en contact avec le fluide. Après cette opération, le coton conserve son apparence ordinaire, sinon qu'il est un peu plus rude au toucher ; il s'enflamme avec la rapidité de l'éclair et ne laisse aucun résidu. Nous ne savons s'il serait bien prudent de fabriquer cette nouvelle marchandise en grande quantité ; et surtout de la conserver en masse dans les maisons, ou bâtimens ; quand on sait que le coton ordinaire, pressé en ballots prend feu de lui-même, comme l'expérience l'a fait voir ; surtout dans un cas qui est arrivé aux Etats-Unis. Quelles en seraient les conséquences, si un ballot ou même un baril de cette matière infernale venait à faire explosion dans un magasin, vaisseau, ou bâtiment quelconque ? Que Dieu nous garde de la poudre-coton ! Nous aimerions encore mieux le *coton-beurre* ; mais pour celui-là, les clercs-du-marché y auront l'œil.

—On dit que l'ambassadeur de France, Rossi a reçu ordre de recommander au Pape beaucoup de prudence dans sa conduite envers le peuple, et surtout de cultiver l'amitié de l'empereur d'Autriche ; il n'y a pas de doute que le Pape lui sera très-reconnaissant de ses bons avis et qu'il en fera son profit.

—On lit dans l'*Ami de la Religion* :

"M. Alfred Bou, avocat de mérite, qui vient de mourir, a légué une somme de 20,000 fr. pour reconstruire le clocher de l'église Notre-Dame de Bourg, diocèse de Belley, tel qu'il était avant la révolution. Dans un moment où l'on s'occupe de créer des moyens de travail, voilà une dépense intelligente d'art et d'utilité, puisqu'elle s'appliquera à la restauration d'un monument cher aux souvenirs religieux, et auquel on rendra ainsi, avec ses proportions architecturales, sa physionomie primitive."

M. Bou a donné aussi une somme de 20,000 fr. aux pauvres de Bourg et de Polliat, où il avait des propriétés.

M. le duc de Bordeaux à l'occasion de son mariage a envoyé aux Inondés de France 20,000 fr. ; c'est une belle aumône de la part d'un prince exilé, et pauvre lui-même.

—Le morceau suivant du même journal est trop rempli de sentimens religieux pour que nous puissions nous dispenser de le donner au long à nos lecteurs ; c'est bien ici, que l'on peut dire avec vérité ; *pax et justitiæ osculatæ sunt*. La paix et la justice se sont embrassées.

"Le nouveau palais de justice de la ville de Bordeaux a été inauguré avec une pompe très-solennelle. Mgr. l'archevêque, M. le préfet, M. le maire, les conseillers municipaux, les autorités militaires, la cour royale ; le tribunal de première instance, le barreau, assistaient en costume à cette imposante cérémonie. Elle a eu lieu dans l'immense salle des Pas-Perdus, où s'étaient réunis la foule des invités. Au fond de la salle s'élevait l'autel pontifical.

M. le préfet a, le premier, prononcé un discours auquel a répondu

M. le premier président. Mgr. l'archevêque est arrivé ensuite processionnellement, accompagné de MM. les vicaires-généraux Martial et de Latour. S. G. a prononcé un discours fort éloquent, qui a produit une vive sensation sur l'auditoire et dont nous sommes heureux de reproduire le passage le plus touchant. M. l'archevêque a procédé ensuite à la bénédiction du monument, et a terminé cette religieuse cérémonie par la célébration de la messe du Saint-Esprit.

Voici les éloquentes paroles qui ont terminé l'allocution de M. l'archevêque :

"Messieurs, vous avez demandé que Dieu vint ici prendre solennellement la grande place qui lui est réservée, et que nous inaugurations dans votre nouveau palais un autel, un tabernacle, une croix. C'est que de pareils signes font du tribunal un temple, et de la justice une religion. Le tribunal d'où la croix est bannie n'apparaît plus que comme un lieu ordinaire et profane.

"Que le signe qui a racheté le monde est donc bien placé là où l'homme est jugé par l'homme ! Le juge ne peut plus être sans compassion, la justice sans miséricorde.

"L'innocent qui est absous peut y attacher son regard, et y surprendre une prière d'amour et de reconnaissance : et le coupable y aperçoit au moins une image douce et consolante, sur laquelle son cœur flétri trouve à se reposer.

"Pauvre coupable ! la société te renie ; ta patrie ne te connaît plus ; ton père, ta mère, tes frères, tes amis s'éloignent !..

"Mais, du haut de la croix qui frappe tes yeux, Dieu te crie : Je suis toujours ton père, le Christ t'appelle du nom de frère, et l'Eglise te donne dans le prêtre, ministre de ses miséricordes, l'ami de ta douleur, le consolateur de ton infortune.

"Oh ! Messieurs, c'est une belle et utile chose que ce qui se passe aujourd'hui dans cette enceinte ! Si j'obéissais aux douces émotions que j'éprouve, je vous parlerais longtems encore : je vous dirais toute ma vénération pour la magistrature bordelaise, illustre, depuis plusieurs siècles, entre toutes les magistratures de ce royaume ; je paierais aussi mon tribut d'admiration à ce barreau en possession depuis longtems de l'admiration du monde.

"Je ne puis cependant m'empêcher, en terminant, de rendre hommage à la pensée délicate qui a voulu, dans ce nouveau palais, faire revivre le passé, en retraçant sur ces murs l'image des hommes les plus chers au pays. C'est que le passé, même en présence des illustrations qui se pressent autour de nous, peut être encore glorieusement évoqué."

"Depuis longues années, nos anciens ont largement payé leur dette à la nation, leur histoire est confondue avec l'histoire de la France. Qui n'a nommé déjà ces grands juriconsultes, ces orateurs immortels, ces ministres habiles qui, dans des situations diverses, ont porté si haut la gloire de la magistrature et du barreau bordelais !"

—Le 24 novembre dans la nuit ; le centre de l'Ecosse a éprouvé un fort tremblement de terre ; Crieff, Perth, Dundee, Cupper, Fife et Dollar, ont ressenti en même tems le choc qui paraissait aller de l'Ouest à l'Est. Tout le monde a été alarmé ; ceux qui dormaient ont été réveillés, mais il ne paraît pas qu'il y ait eu aucun accident sérieux.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

ROME.

(Correspondance particulière de "l'Ami de la Religion.")—Jeu-di dernier 29 octobre, par une pluie battante et sans que personne en fût informé, le Pape, accompagné seulement de quelques officiers et prélats de sa maison, est allé dans la matinée, du palais du Quirinal à la Basilique de Saint-Pierre. Une dévotion particulière était l'objet de cette sorte de pèlerinage. Pie IX voulait sans aucun appareil célébrer la sainte messe dans la chapelle souterraine de la Confession, sur le tombeau des glorieux apôtres. C'est dans la prière et dans le recueillement des sanctuaires les plus vénérés, que l'auguste Pontife aime à méditer devant Dieu sur les grandes choses auxquelles il est manifestement appelé : c'est là qu'il va puiser habituellement ses inspirations et la force nécessaire pour les accomplir.

Au moment où Sa Sainteté montait à l'autel, le docteur Newman, arrivé la veille à Rome, entré aussi pour la première fois dans

Saint-Pierre. Quelle rencontre remarquable ! Le célèbre néophyte remplissant une pieuse promesse faite à Dieu, se prosternait devant l'autel des saints à ôtres pour y entendre la première messe ; et ses yeux rencontraient là, sur le tombeau de Saint Pierre, son augur de successeur ! et, par une coïncidence toute providentielle, le pontife qui offrait la divin sacrifice était le vicaire même d' Jésus-Christ... Que de saintes émotions, que de douces espérances, que de consolantes réflexions dans le sublime silence de ces mystères sacrés célébrés par le chef de l'Église dans l'obscurité des catacombes, avec un nouveau converti pour témoin ! ...

FRANCE.

— La *Gazette de Lyon* a reçu, à l'occasion de la catastrophe de la diligence de M^l. Gaillard, près de Feurs, la lettre suivante :

« Votre dernier correspondant et tous ceux qui l'ont devancé ne disent pas un mot de la scène la plus touchante et la plus digne d'être relatée, de ce drame lamentable. Je veux parler de l'explosion de sentimens religieux provoquée par l'imminence du danger.

« *Lorsque tout sur le rivage, tout dans la voiture était dans la consternation,* alors que tout espoir de salut semblait disparaître avec les derniers rayons du jour, une voix se fit entendre : *Mais moi, je ne suis pas en état de paraître devant Dieu,* cria un jeune homme de Limoges. *Monsieur le curé, entendez-moi, pardonnez-moi.* Et tous les voyageurs, un seul excepté, d'approuver ses paroles et de songer à commencer avec lui. Mes amis, leur cria alors le prêtre, la confession orale cesse d'être obligatoire, alors qu'elle devient moralement impossible ; repentez-vous ! demandez grâce à celui qui ne dédaigna jamais un cœur contrit et humilié. Je vais vous absoudre. Et calme, au milieu de l'horrible tempête, il leur fit entendre à deux reprises les consolantes paroles du pardon.

« Il était temps : déjà une première victime disparaissait dans l'abîme, trois autres la suivaient de près, la cinquième enfin, le religieux jeune homme de Limoges, allait voir ratifier sur un autre rivage, le pardon qu'il avait le premier demandé au prêtre. Qui pourrait lire les angoisses de ces quatorze heures de naufrage ? Suspendu sur les courroies de la bèche et tenant d'une main un jeune homme qui, sans lui se noyait, de l'autre élevant son bréviaire vers le ciel, M. le curé exhortait au courage et à la confiance ses compagnons désolés. Confiance en Dieu, mes amis, invoquons Marie... Et tous ensemble ils invoquaient Marie... Après avoir flotté bien loin sur les vagues furieuses, la voiture s'était arrêté entre deux arbres.

« Les cœurs s'ouvraient à l'espérance, l'aube du jour paraissait enfin : *Saluons Marie l'étoile du matin,* cria encore le prêtre. Et tous ensemble la saluèrent : nul des pauvres naufragés n'avait vu avec tant de bonheur le retour de l'aurore. Encore quelques heures d'attente, et ils étaient sauvés. Vous pouvez donner ces détails comme authentiques, monsieur le rédacteur ; j'ai vu et entendu, sur les lieux, les voyageurs encore sous les impressions du naufrage. J'ai vu M. le curé du Sail accompagné par eux, avec une vénération qui tenait du culte. Un rendez-vous lui est assigné à Lyon, pour une messe d'actions de grâces à Notre-Dame de Fourrières. Pendant cette affreuse nuit, un autre prêtre, M. Blanc, vicaire de Fleurs, sautait, avec les généreux bateliers, enhardis par son zèle, les habitans des villages de Liste et de Lamote, dont le limon couvre aujourd'hui les ruines ; le lendemain, M. Roux, son confrère, faisait, à l'office du matin, couler des torrens de larmes, en peignant les malheurs des pauvres naufragés et en élevant tous les cœurs supplians vers le Dieu irrité qui lâche sur le monde de si épouvantable fléaux.

PRUSSE.

— Nous lisons ce qui suit dans une correspondance de Berlin :

« La décision du consistoire supérieur de la province de Saxe, qui a refusé aux dissidens dits de l'Église libre ou des amis de la lumière, l'appellation de chrétiens, se trouve aujourd'hui pleinement justifiée. Dans une assemblée de cette secte, réunie au local dit la *Ressource*, à Königsberg, il a été délibéré sur la question proposée par un de ses membres, à savoir : *S'il n'était pas plus urgent d'être honnête homme que bon chrétien ?* L'assemblée qui ne s'écarterait en rien, sur les principes politiques et religieux, des théories de l'Église indépendante, énonça à l'unanimité une opinion affirmative. Pour tout homme sensé et de bonne foi, il est aujourd'hui clair et incontestable que cette soi-disant Église a rompu avec le christianisme. »

Les rongistes avaient essayé de pactiser avec les Amis des lumières ; mais comme on le leur avait prédit, cette alliance devait devenir fatale à leur secte qui ne pouvait manquer d'en être absorbée.

« On ne peut plus douter, dit une autre lettre de Silésie, que la secte germano-catholique ne se dispose à passer, en masse, aux Amis de la lumière. Ce sont beaucoup moins les scandaleuses querelles de Theiner et de Rongé, et la prochaine dissolution de la *réunion rongiste*, que son éloignement, toujours plus visible, des doctrines chrétiennes et leurs sympathies pour les détestables doctrines de l'Église indépendante, qui sont la véritable cause de cette défection depuis longtemps prévue. »

TYROL.

— Les religieux de Muri viennent d'être mis en possession de tous les biens de l'ancienne abbaye des chanoines réguliers de St.-Angus-110, à Gries. La remise de tous ces biens a eu lieu dans les derniers

jours du mois d'octobre, par le capitaine du cercle de l'Adige, en vertu d'une décision suprême du 23 juillet dernier. Il leur a été fait remise, à 5,000 florins près, de toutes les dettes et pensions dont les biens étaient grevés. La commune de Gries, dont la charge d'âmes leur est confiée, leur alloue en outre une rente annuelle de 500 florins, à charge par les religieux de pouvoir aux réparations et aux besoins du culte. L'abbaye a déjà reçu un certain nombre de novices du voisinage, et il y sera établie une école, espèce de petit séminaire, afin de pouvoir aux besoins ultérieurs de l'objet. Deux de ces religieux donnent en ce moment une mission à Roveredo.

ESPAGNE.

— Le *Católico* publie un décret de la reine Isabelle qui lève la peine d'exil prononcée le 3 juin 1837 contre Mgr. l'évêque d'Orihuela.

— Une récente décision du gouvernement approuve les statuts de la société de secours mutuels du clergé établie à Madrid, sous le patronage de l'apôtre saint Pierre.

SUISSE.

Les 29 et 30 septembre, la conférence catholique qui, l'année dernière, s'était pour la première fois assemblée à Zug, s'est réunie à Schwytz. Cent treize personnes, tous hommes influens dans leurs cantons, composaient cette réunion, dont les membres appartenaient à seize cantons. Pendant les deux journées on a délibéré sur les affaires catholiques en Suisse avec une convenance, une maturité et une modération que l'on est loin de trouver dans les réunions radicales. Pas une seule parole d'aigreur et d'animosité contre les protestants ne s'y est fait entendre ; mais ce qui y a été unanimement et énergiquement exprimé, c'est la ferme résolution de tout exposer, de tout sacrifier même à la défense et au maintien des droits catholiques. Il n'y a eu là ni brillants banquets, ni bruyants toasts ; le 30 au soir on s'est séparé après s'être réciproquement serré la main en signe d'invincible fraternité.

IRLANDE.

— Le *Times* publie sous la rubrique de Dublin, 1^{er} octobre, les réflexions suivantes relativement à l'état de l'Irlande :

« Si le Gouvernement ne se hâte de venir au secours de nos affamés, et ne prend des mesures énergiques pour leur donner du travail et des aliments, il n'est pas besoin d'être doué de l'esprit prophétique pour prévoir les affreuses calamités qui fondront sur cette population dégradée, misérable, et rendue furieuse par la faim et le désespoir. Si la famine détermine une insurrection, je doute que l'Angleterre ait assez de troupes à sa disposition pour la réprimer, car elle sera générale. Je suis convaincu que 60,000 hommes ne suffiraient pas à accomplir cette tâche. D'ailleurs, la farine de blé et d'avoine est plus facile à digérer que le fer des balles et des boulets.

« Il est donc tems non-seulement que le Gouvernement, mais encore que les propriétaires fonciers, les marchands et tous ceux qui possèdent quelque chose, travaillent à soulager la détresse de la population irlandaise, s'ils désirent conserver leurs propriétés et maintenir la paix du pays. »

NOUVELLES DIVERSES.

CANADA.

Effets de l'intempérance.—Un déplorable exemple de ce que peut l'intempérance sur les passions humaines, a eu lieu à Beauharnois le 18 du mois dernier. Un jeune homme de 20 ans, après avoir passé tout le jour à boire dans une auberge du village, entra sur le soir à la maison de son père, et après plusieurs altercations violentes il saisit son père à la gorge et le menaçait de le tuer. Une jeune femme qui était présente à cette scène, courut chercher de l'assistance chez un nommé Leduc, celui-ci arriva promptement et dégagna le vieillard des étreintes de son fils, mais dans la lutte, ce dernier tira un couteau, et en frappa Leduc à trois places au côté gauche ; le troisième coup qui a porté entre la sixième et la septième côte, a fait une blessure sérieuse. M. Brown avant été informé de ce fait, se rendit immédiatement sur les lieux, et après avoir pris les dépositions des personnes, il émana un warrant contre le malheureux jeune homme qui avait pris la fuite ; mais grâce à l'activité de deux hussiers de l'endroit, il fut arrêté, et après examen fait devant les magistrats, il fut envoyé à la prison de Montréal. Leduc est hors de danger.

— Le 23 du courant, une enquête a été tenue à Toronto, sur le corps d'une femme, trouvée morte dans la rue avec une bouteille de whiskey dans ses mains.

— La session de la Législature de Terre-Neuve, a commencé le 1^{er} de ce mois, et a été ouverte par le Lieut.-colonel Law, administrateur du gouvernement. Celle de la Nouvelle-Ecosse devra s'assembler le 21, et celle du Nouveau-Brunswick le 28 janvier prochain.

Affreux accident.—Lundi de la semaine dernière un jeune enfant d'environ onze ans, employé dans un moulin à vapeur, à Sorel, du nom de Champagne, et fils d'un menuisier du lieu, tomba dans les roues de l'engin, alors en mouvement. Il marchait sur des poutres au-dessus de la machine, lorsque le pied lui manqua ; il put cependant saisir avec ses mains une des poutres, mais pas avec assez de force pour prévenir sa chute ; son corps fut immédiatement brisé et resta un instant retenu dans l'engrenage des roues du moulin dont on avait aussitôt suspendu la marche. Il fallut de nouveau faire fonctionner l'engin, pour pouvoir l'en arracher ; il était mort.

L'écho des Campagnes.

FRANCE.

— Depuis plusieurs jours on remarque à Nancy le passage d'un grand nombre d'émigrans venus de l'Allemagne ; mais cette fois, au lieu de vouloir chercher la fortune jusque dans les parages les plus lointains des deux Amériques, ils préfèrent s'établir en Algérie.

— Or écrit de Blois, le 6 novembre :

« Plus de six cents ouvriers sont employés depuis quelques jours, tant sur la route de Saint-Gervais et les levées adjacentes que sur les levées de la Loire, à combler les tranchées faites par l'inondation. Tous les marchés pas-és d'urgence avec MM. Ducloux, Mornion, Denex et autres entrepreneurs, pour l'exécution de ces travaux, portent qu'ils devront être terminés avant la fin décembre.

« Il n'est pas de spectacle plus triste que celui que présente la brèche de la levée auprès d'Amboise, à côté de laquelle quatorze maisons ont été abîmées dans le gouffre. Plusieurs de celles qui restent aux abords de cette brèche ne se tiennent encore debout qu'à l'aide d'étais nombreux. Le chemin de fer et la route d'Amboise à Châteaurenault ont disparu, et, bouleversément causé par le torrent, on s'étonne de voir debout, quoique dééchossés et encore séparés par le courant, les divers bâtimens de la station ; rien ne prouve mieux le soin et la solidité avec lesquels ces édifices ont été construits. »

— Un brouillard qui a couvert la côte d'Angleterre pendant la journée du 1er novembre, a fait successivement échouer entre Portsmouth et Southampton trois bateaux à vapeur : un du commerce, le navire à vapeur de 500 chevaux, de la compagnie péninsulaire, le *Pottinger*, de retour de son premier voyage à Alexandrie, et la frégate à vapeur le *Cyclope*. Personne heureusement n'a péri.

GALLICIE.

— La Gallicie ne se pacifie pas encore. Le Gouvernement est obligé d'y faire stationner des troupes nombreuses pour réprimer le mécontentement des paysans, qui se prétendent toujours opprimés. Il se manifeste de plus en plus que leur guerre d'extermination contre les nobles était moins l'explosion de leur fureur au Gouvernement qu'une vindicative réaction contre le pouvoir des seigneurs territoriaux. Mais ils savent aussi que c'est grâce à leur sanglant dévouement que le Gouvernement s'est vu défaire de ses plus dangereux ennemis, et ils en infèrent le droit de lui demander de grandes preuves de reconnaissance ; ils se mettent en mesure de les arracher par la force, si elles ne leur sont pas spontanément offertes. On s'attend à de graves événements, car le commissaire impérial, comte Stadium, homme d'une valeur de fer, ne reculerait probablement devant aucune des mesures qu'il jugera nécessaires pour assurer la tranquillité du pays qu'il est chargé de gouverner.

ÉTATS-UNIS.

Perte du steamer Mohagan.— Un steamer, le *Mohagan*, vient encore de se perdre dans le Sound, entre New-York et Boston. Heureusement cette fois, tous les passagers et l'équipage ont été sauvés. Ce steamer s'est brisé sur un rocher appelé « *Congway Socks*. » Il paraît que le capitaine du *Mohagan*, lorsqu'il commandait le *Rhode Island* qui tire neuf pieds d'eau avait passé souvent au même endroit, et qu'il ne voyait aucun inconvénient à y passer de nouveau avec le *Mohagan* qui n'en tire que six pieds. Le steamer était pesamment chargé, et il ne se trouvait à bord que dix passagers. On est venu à bout de sauver la plus grande partie du fret, mais le steamboat est complètement perdu.

HISTORIQUE DU NAUFRAGE DU GREAT BRITAIN.

Le plus grand steamer de l'Angleterre, jeté à la côte et exposé, sans sortir du canal Saint-George, à renouveler la catastrophe du *President*, c'est là un de ces événements inattendus qui causent une sensation profonde chez nos voisins : la presse entière s'en occupe, et nos lecteurs nous sauront gré, nous l'espérons, de leur en donner quelques passages d'une lettre adressée à M. Adolphe de Puibusque, seul Français qui, à notre connaissance, fût à bord du navire perdu :

« Le mardi 22, le *Great-Britain* a quitté les magnifiques docks de Liverpool vers onze heures et demie ; une foule immense, contenue avec peine par les policemen, couvrait les quais ; elle regardait avec orgueil ce géant des mers dont la force incommensurable est évaluée au chiffre fabuleux de 1,000 chevaux. Cette flotte équivalait à l'effectif de campagne d'environ deux régiments de cavalerie ; on agitant des mouchoirs en l'air, on poussait des hurrahs fébriles, et lorsque les salves d'adieu se firent entendre, on y répondit par des acclamations plus éclatantes encore. Le capitaine Hosken était beau à voir en ce moment ; il se tenait fièrement sur la galerie et commandait la manœuvre d'une voix pleine d'autorité. Sa taille est élevée ; il a une belle tête, et l'énergie respire dans tous ses traits. On assurait qu'il avait déjà traversé l'Atlantique quatre-vingt-huit fois ; de tels états de services lui avaient même fait donner le commandement du *Great-Britain*, dont la réputation était encore équivoque, et, à vrai dire, les passagers avaient plus de confiance en lui qu'en un bâtiment colossal construit d'après un système à l'état d'essai.

« Notre route était droit à l'ouest, et nous avions vent arrière, ce qui nous permit de mettre toutes nos voiles de dehors, et quelques voiles ! une envergure

de cinquante pieds. La marche, accélérée par la vapeur, était si rapide, qu'à moins d'une heure nous avions franchi la balise qui sonne, corps flottant surmonté d'une cloche que le mouve- ment des vagues fait tinter, et qui, dans les brumes, avertit ainsi, par son glas inégal, les navires que la lumière des phares a cessé de diriger. Jamais voyage ne commença dans des circonstances plus favorables ; aussi, dès midi, on se mit gaiement à table pour le goûter (*lunch*), on s'y remit encore à quatre heures, pour le dîner, et encore à six heures pour le thé. Le souper devait avoir lieu à dix heures, et, en l'attendant, plusieurs artistes touchèrent du piano et de l'harmonium ; une jeune dame joua des salves de Strauss, une autre chanta des mélodies irlandaises ; il ne manquait plus que la danse : la palka n'épargna pas ses provocations, et l'on pouvait espérer mieux qu'un bal, un ballet, car les quarante Viennoises s'étaient embarquées avec nous ; mais eût été trop de plaisir pour un premier jour de navigation. Vers six heures, le beau temps avait cessé ; la pluie était venue et tombait avec force par intermittence. Nous filions alors de douze à treize nœuds ; le vent n'avait pas changé, et l'île de Man était en vue. Les grains, de plus en plus forts, qui se succédaient, avaient chassé tous les passagers du pont ; j'y remontai quelques minutes après 9 heures, et je m'y trouvai seul avec le capitaine. Je lui demandai alors en anglais quel était le phare que j'apercevais si près de nous sur la droite ; il me répondit (si j'ai bien entendu) que n'était le phare de l'île de Man ; mais en même temps, soit que ma question eût fait naître un doute dans son esprit, ou simplement que son intention ait été plus vivement excitée, il demanda sa lunette de nuit et la braqua sur le phare. Il demeura si long-temps dans cette attitude que j'en fus surpris, néanmoins, il me sembla qu'après une observation détaillée des feux du phare, il était sûr de ne s'être pas trompé, car il ne rectifia pas ce qu'il m'avait dit, et je ne l'entendis donner aucun ordre à la timonerie pour changer de direction. De retour au salon, je racontai ce qui venait d'avoir lieu à trois passagers, au nombre desquels se trouvait un ancien capitaine de paquebot, aujourd'hui planteur de coton à la Louisiane. Une demi-heure s'était à peine écoulée depuis cette communication, lorsque une brusque secousse frappa violemment l'arrière. La commotion fut si forte qu'elle renversa les passagers qui se promenaient de ce côté. « Nous touchons, cria-t-on de toutes parts ; nous sommes perdus ! » Et en effet la marche était arrêtée. Le steamer, qui tirait plusieurs pieds d'eau de plus sur l'arrière que sur l'avant, s'était pris par le milieu dans un banc de sable, et ce temps d'arrêt lui avait imprimé un mouvement de bascule qui avait été marqué par un coup de talon d'une rudesse à nous faire croire que nous étions sur un corail. Sur tout autre fond, et avec un navire moins fort, un pareil choc eût suffi pour nous briser ou nous échouer. Que serait-il donc arrivé si l'avant avait d'abord porté avec la double force d'impulsion de la vapeur et du vent ? Tout aurait été mis en pièces sur le coup. Il serait impossible de décrire la scène de terreur et de confusion qui suivit les premières secousses. Beaucoup de passagers, déjà retirés dans les cabines, s'élançant de leurs lits, et la prudence anglaise ne s'aperçut même pas qu'ils étaient très-légèrement vêtus. Les femmes et les enfants jetaient des cris affreux. On s'interrogeait inutilement ; personne ne savait où nous étions. Le capitaine, qui venait de descendre à la hâte, cherchait sur sa carte le phare qui l'avait trompé ; mais comment aurait-il pu reconnaître sa position ? un faux calcul de marche l'avait entièrement désorienté. Après avoir fait décharger la vapeur, il visita l'intérieur du bâtiment avec des filets ; le gouvernail était brisé, et quelques avaries moins graves furent constatées à l'arrière. Après cette inspection, M. Hosken crut pouvoir rassurer les passagers ; il affirma que, dans son opinion, il n'y avait danger que pour le navire, et qu'il répondait de les sauver tous ; mais il fallait attendre le jour, qui ne devait se lever qu'à six heures, et il en était dix. Or, le temps était épouvantable, nous avions décliné au Nord, et le vent de la côte, mêlé à des torrents de pluie, nous prenait par le travers. A chaque instant les lames des brisants inondaient le pont ; les coups de mer se succédaient avec plus de précipitation et de violence, et leur retentissement, augmenté par la sonorité d'un bâtiment en fer, redoublait l'anxiété générale. Il y avait à bord plusieurs ministres protestants qui venaient d'assister à Londres à un congrès pour l'alliance évangélique : un d'eux lu des prières ; un autre fit un sermon : sa voix était émue, et, certes, il édifia beaucoup plus son auditoire qu'il ne le rassura. Tous les assistants étaient à genoux ; on tirait le canon de détresse au dessus de leurs têtes, et le tonnerre grondait au milieu des hurrahs et des rafales.

« L'obscurité était si profonde que le ciel n'était éclairé que par le brisant ; il était donc impossible de déterminer la distance qui nous séparait de la côte, et par conséquent il eût été plus qu'imprudent de mettre un canon à la mer. Cependant une lumière qui paraissait et disparaissait par intervalle annonçait que la terre n'était pas loin. Cette supposition n'était contredite que par le silence du rivage, qui n'avait pas répondu à nos signaux de détresse, et qui ne nous envoyait aucun secours. Enfin l'incertitude cessa aux premières lueurs du jour. On découvrit avec étonnement qu'on n'était qu'à trois cents pas de la côte. La marée du 22 septembre est, on le sait, une des plus hautes de l'année ; elle nous avait portés jusqu'à terre, et en se retirant elle nous laissa presque à sec. Le *Great-Britain*, incliné sur le flanc droit et n'ayant plus que deux pieds d'eau autour de lui, aurait inévitablement échoué s'il n'eût été ergagé dans le sable à une profondeur de dix pieds au moins. On distinguait déjà des hommes, des femmes, des enfants qui accouraient de divers points vers la côte ; ils s'avancèrent bientôt dans la mer jusqu'à portée de la voix ; ils conduisaient des

chariots qui accélèrent le sauvetage commencé par nos chaloupes. Où étions-nous ? en Angleterre, en Écosse ou en Irlande ? les avis étaient partagés. Toutes les variétés du costume de Robert-Macaire, moins le pantalon garance, haillons fashionables tombés de la défroque de la gentry sur le dos du paysan, nous apprirent que nous venions de mettre le pied dans la pauvre Erin. Nous étions à Rathmullen, baie de Dundrum, à vingt milles environs de Belfast, principal foyer de l'insurrection de 1798, où s'organisa la formidable association des Irlandais-Unis.

« Au nombre des passagers se trouvait un homme d'une haute distinction, M. King, ministre plénipotentiaire des États-Unis près la cour de France, qui s'est démis récemment de ses fonctions pour cause de santé. J'avais admiré la gravité de son maintien et le calme inaltérable qu'il avait conservé au milieu des émotions de la nuit ; il ne quitta le bâtiment que lorsque toutes les femmes eurent été déposées sur le rivage. Son neveu, jeune homme charmant, passa sur le chariot qui suivit, et m'aida de la meilleure grâce du monde à porter mon bagage jusqu'à la première maison du hameau de Tyrella, espèce d'auberge ou la tourbe des bogs fumait dans une large cheminée ornée de guirlande d'oignons et de bandes de lard. En présentant à sa femme nos compagnes d'infortune, le maître de ce bouge lui avait dit d'un ton de gentlemen : « Voici des ladies que je vous amène, faites leur fête (*give to them a good entertainment*). » Ce brave homme avait une culotte presque entière, mais l'hôtesse marchait nu-pieds, ainsi que ses filles, et un petit garçon, qui nous regardait de tous ses yeux, n'avait pour vêtement qu'un gilet usé par quelque aïeul.

« Une des plus douces sensations qu'on puisse éprouver en ce monde, c'est de marcher sur la terre après avoir échappé à un naufrage, et de contempler de la rive le lieu où on a failli périr. Nous avons joué de ce plaisir tout à notre aise, tandis que les canots et les *carls* transportaient les malles des voyageurs sur la grève. Le *Great-Britain* avait eu un bonheur insolent ; il avait passé entre deux écueils célèbres, *Cove and Calf* (la Vache et le Veau), qui semblaient alors lui montrer avec dépit leurs cornes menaçantes. Les habitants de Tyrella, témoins de plus de soixantes naufrages, prétendaient que nous n'avions échappé que par miracle. On leur demanda pourquoi ils étaient restés si tranquilles toute la nuit ; quelques-uns répondirent qu'ils avaient pris le bruit du canon pour le bruit du tonnerre ; d'autres avouèrent qu'on avait proposé à des pêcheurs de se rendre à bord, mais que ceux-ci n'avaient pas voulu partir sans être payés, et que, faute de quelques shillings, ils s'étaient bravement décidés à prendre patience pour nous jusqu'au jour. Le plus beau de l'affaire, c'est que la station des gardes-côtes est au centre de la baie ; la lumière que nous avions aperçue venait de là, et le bateau de service, couché sur le varloch, dormait comme ses patrons. On n'avait même pas songé à envoyer un exprès à Belfast, vas e port toujours rempli de steamers ; en deux heures un cavalier aurait pu franchir la distance de sept à huit lieues qui sépare la baie de Dundrum de ce port ; mais ceux qui ont des chevaux ont peut-être dit comme les pêcheurs : Qui nous paiera ? et si aucune caution ne leur a été offerte, ils ont eu le même motif pour ne pas se déranger. On cite des côtes inhospitalières où les naufragés ne peuvent échapper au pillage. Ici les choses se sont mieux passées ; on n'a pillé personne, mais on a rangonné tout le monde. Un *cart* attelé d'un âne ou d'un cheval étique coûtait plus qu'un remise à Longchamps. Les lits de Down-Patrick, ville protestante située à cinq milles de la côte, se sont acquis une renommée qui en fera parler jusqu'au fond de l'Amérique : une guinée pour une nuit ! Notez que le meilleur de ces lits n'aurait pas valu, dans une vente, la moitié de son prix de location. Les habitants de la côte, plus misérables que ceux de l'intérieur, se sont montrés moins intéressés : ils ont offert les premiers secours sans y mettre condition ; mais quiconque venait d'un bouge voisin exigeait un prix exorbitant, et demandait même à être payé d'avance. Pendant toute la journée la baie de Dundrum a été visitée et ce empressément par les gentlemen des environs ; il en venait de quinze à vingt milles de distance à cheval, en cart, en tilbury, en calèche. Pas un n'avait eu l'idée de nous secourir, mais tous voulaient nous voir ; ils nous accablaient de questions, et leur curiosité était insatiable. Aucune offre de service ne suivait ces interrogatoires sans fin ; pas un gargon de ferme, pas un chariot n'ont été mis à notre disposition. Une seule personne mérite d'être exceptée, c'est lady Montgomery, propriétaire d'une jolie maison de campagne voisine de la baie ; elle a recueilli plusieurs mères de famille, les a installées chez elle et a pris un soin extrême de leurs enfants. En me promenant avec elle dans son parc, j'ai remarqué une chapelle et une école qu'elle a fait construire ; elle occupait alors beaucoup de pauvres à des travaux de charité, genre d'annuë que j'ai témoigné mieux que je ne pourrais le faire de sa bienfaisance éclairée. C'est dans l'école gratuite dont je viens de parler que les jeunes Viennoises ont passé la nuit. Peu après le débarquement, elles étaient groupées sur le rivage autour de Mme Weis, leur directrice, qui s'était voilée la tête pour leur dérober sa douleur ; on disait que le passage devait être payé par deux représentations sur le théâtre de New-York, et que l'événement de la nuit menaçait d'enlever à la troupe ses dernières ressources. La plupart de ces enfants, qui n'appartiennent pas tous à l'Allemagne, sont âgées de cinq à dix ans. Bien peu semblaient comprendre leur situation ; quelques-unes s'étaient éloignées furtivement de l'essaim et s'amusaient à chercher des coquillages. Une des plus grandes portait sur sa son mantelet de velours noir un petit chien paraissant plus effrayé qu'elle, et j'en vis un autre qui veillait avec soin à la garde d'une cage où roucoulaient des tourterelles. Si quelque dessinateur de

l'Illustration eût été à ma place, il aurait eu là un tableau intéressant à reproduire, et la baie de Dundrum lui en aurait offert bien d'autres, car chaque groupe avait une physionomie différente. Je dois une mention honorable au cuisinier du *Great-Britain*. Sans lui nous courions grand risque de manger des pommes de terre malades. Il nous a envoyé une charretée de biftecks et une quantité de pains blancs que les pauvres habitants de la côte dévoraient des yeux ; après ce repas, pris à la volée, chacun s'est dirigé comme il a pu vers Down-Patrick et de là sur Belfast, où nous avons trouvé deux bons steamers qui nous ont ramenés à Liverpool.

« L'esprit d'association s'applique à tout dans ce pays. Je viens d'en avoir une preuve que je recommande à l'attention de mes compatriotes ; au lieu d'agir individuellement, les passagers ont élu un comité chargé de la défense de leurs intérêts ; on est entré en pourparlers avec les directeurs de la Compagnie Gibbs, Bright, etc., et l'on a obtenu l'entière restitution des sommes versées pour le passage. Cent-quatre-vingt-un voyageurs à 840 fr. par tête, comptez ; le chiffre est assez rond, ce me semble. Aussi notre dernier meeting a-t-il été terminé par un vote de remerciements. Reste à trouver un autre navire, et à défaut de steamer, forcé nous sera de nous rabattre sur les paquebots à voiles.

« A l'heure qu'il est on ne sait pas si le *Great-Britain* reverra Liverpool. Le capitaine est toujours à bord ; il a fait débarquer le charbon et le mobilier, il continue à alléger le navire et il compte sur la grande marée du 4 octobre pour le remettre à flot. Dieu veuille qu'il réussisse ! Son malheur intéresse tout le monde dans cette ville, et l'on attend ses explications avec une bienveillance fort rare en pareil cas. Quelques excuses ont été officieusement présentées pour justifier l'erreur de marée ; on a parlé de compass mal réglés, de phares qui se ressemblent, de brumes épaisses, de point inexactement relevé par le second ; tout cela mérite-t-il quelque crédit ? on le saura bientôt. Je me bornerai ici à quelques observations générales.

« Evidemment, l'usage établi en Angleterre de faire présider par le capitaine une table dressée tant de fois, est incompatible avec la surveillance du pont. Il y a moins de danger lorsqu'on est en pleine mer, mais tant qu'on navigue dans le canal Saint-George ou dans la Manche, il ne faudrait pas laisser à un second le soin de diriger la manœuvre.

« En outre, on abuse de la vapeur pour suivre des routes impraticables à la voile ; ainsi, au lieu de tenir le milieu, on s'approche des côtes et on les serre le plus près possible avec d'autant plus de confiance qu'on est piloté par leur feu ; il y a quinze jours à peine j'ai franchi la Manche de cette manière en quittant Boulogne sur *the City-of-London* ; le paquebot s'est dirigé en droite ligne vers la côte opposée et l'a doublée jusqu'à peu de distance de l'embouchure de la Tamise ; qu'est-il arrivé ? C'est qu'il a fallu jeter l'ancre et attendre le jour pour retrouver la passe que l'on avait manquée. Encore quelques minutes de route, et peut-être nous aurions eu le sort du *Great-Britain* ou pis encore.

« Un dernier mot : puisque l'organisation des paquebots transatlantiques est toujours à l'étude en France, et que nous sommes condamnés à venir chercher à Liverpool les moyens de transport que nous devrions trouver au Havre, je fais des vœux pour qu'on n'imite pas les constructions colossales qui mettent la résistance du mécanicien hors de proportion avec la puissance des machines. Les compagnies anglaises semblent avoir voulu faire des défis aux compagnies américaines et j'ai lieu de croire qu'elles se repentent déjà de ces farcheuses bravades. Nos frégates à vapeur le *Gemer* et le *Cadman* n'excèdent pas 450 chevaux, et l'*Acadia*, qui a fait tant d'heureuses traversées, est exactement de la même force. Il y a plus d'inconvénients que d'avantages à dépasser cette limite, déjà bien élevée pour les voyages de long cours. Tel est du moins le sentiment des hommes du métier que j'ai entendus à Liverpool et ailleurs discuter la question.

On lit dans le *Journal du Havre* du 2 octobre :

« On continuait à s'occuper, à Dundrum, du sauvetage du *Great-Britain*, et l'on conserve l'espoir de le renflouer. Mais les nouvelles du lieu du sinistre annoncent que sa position s'empire : la rupture des ancres qui le retenaient le cap au large l'a laissé à la merci des flots, qui l'ont placé en travers.

« Toutefois, le capitaine Hosken ne perd pas courage : il demande de nouveaux appareils pour remplacer ceux que le mauvais temps a détruits, et se prépare pour la prochaine grande mer.

On lit dans les journaux anglais :

« M. Clarkson, un des directeurs de la Compagnie transatlantique à laquelle appartient le *Great-Britain*, et venu sur le lieu du sinistre de ce bâtiment et en a constaté la cause réelle. La carte sur laquelle le capitaine Hosken a dirigé sa route ne fait pas mention du feu de la pointe Saint-Jean, allumé depuis trois ans, et ce feu a été pris par lui pour le feu de Calf of Man. Ce dernier feu est tournant, et l'autre aussi ; l'un fait son évolution en une minute, et l'autre en deux minutes ; mais à la mer, par un gros temps, lorsque surtout on n'est pas prévenu de l'existence de l'un des deux feux, il est très-facile de se tromper.

Univ

AVIS

On prie, ceux ou celles à qui on offrira à vendre les articles suivants : un surtout de draps brun, collet de velours de soie, et doublé de soie carrottée, moins foncé, un habit de draps noir, dont les boîtes doublées en soie noire. Un habit de bonnecan blanc, manches doublées en coton carrotté bleu et blanc boutons jaunes, un manteau de femme de drap bleu avec grand collet, doublé

en batiste brenne, et un scholl de laine carrotté, d'en donner connaissance à M. François Mercier, marchand à la boule de ferblanc, courant Ste. Marie ou à l'éditeur des *Mélanges Religieux*.

A VENDRE.

CHEZ M. E. R. FABRE, LIBRAIRE, RUE ST. VINCENT, No. 3

LE
CALENDRIER ECCLÉSIASTIQUE
ET CIVIL,
POUR L'ANNÉE 1847.

CE CALENDRIER contient outre une liste complète du Clergé Catholique des Diocèses de Montréal et de Québec, les *Epoques Ecclésiastiques* notamment celles concernant le Canada, l'Ordo ou l'Ordre des rubriques, la Liste et les Termes des Cours de Justice, la Liste des principaux Officiers du Gouvernement, des Membres de la Législature du Bas-Canada, des Magistrats, des Examineurs des Instituteurs pour Québec et Montréal et des Commissaires d'École pour la Cité de Montréal, des Commissaires pour l'érection des Paroisses, des Avocats, des Notaires, des Médecins, des Milices de la Province du Canada, etc., etc., etc.

Le Calendrier Ecclésiastique et Civil se recommande par sa perfection typographique. On se le procure à très bas prix.

Montréal, 24 novembre 1846.

NOUVELLE IMPORTATION.

ON VIENT DE RECEVOIR à l'HOPITAL GÉNÉRAL (Sœurs-Grises) de cette ville, le bel assortiment d'Objets d'Église attendus et annoncés dans le cours du mois dernier.

TOUS LES PATRONS SONT NOUVEAUX.

Chaque article est garanti et porte encore toute la fraîcheur des métiers.

Cette importation se compose de :

CROIX DE CHASUBLES

EN DRAP D'OR avec brochures à RELIEFS en or, argent et couleurs
" DAMAS Blanc, Cramoisi, etc. etc. brochées tout en or.
" " (couleurs assorties) " en or et couleurs.

GARNITURES DE CHAPE ET BANDE DE DALMATIQUES

EN drap d'or (imitation) à dessins très riches et saillants.
" Damas brochés en or et couleurs.
" " (assortis de couleurs) brochures riches, ordinaires et de bas prix

DERNIÈREMENT RECUS ET A VENDRE

CHEZ LE SOUSSIGNÉ.

UN grand assortiment d'ornemens d'Église, consistant :

En Chasubles, Chapes, Croix pour chasubles, voiles pour le Sacrement, St. Garnitures de dais, Etoffes pour chapes, etc.

—Aussi—

UN superbe ornement, imitation de drap d'or, embossé, consistant en une Chasuble, deux Dalmatiques et trois chappes.

TROIS superbes BANNIÈRES adaptées pour la ST. JEAN-BAPTISTE.

VIENDES en plâtre de différentes grandeurs.

Galons et Franges d'or, Encensoirs et Boîtes à Saintes Huiles.

Livres de vie en bazane et dorés.

LS. DELAGRAVE.

No. 60, Rue des Commissaires,
Montréal, 29 octobre 1846.

BOIVIN, ORFÈVRE,

Vis-à-vis le marché neuf, rue de la Basse-Ville,

PRIE les MM. du Clergé, ainsi que toutes les personnes qui ont des meubles à faire exécuter en argent, ou à faire réparer, qu'il se chargera de leurs demandes, et les fera remplir, suivant leurs ordres, en quelque genre que ce soit, en sorte qu'ils ne pourront rien désirer de plus achevé dans les pays étrangers.

GARNITURES COMPLETES.

N. B. Les Croix, les Garnitures de Chapes et les Bandes de Dalmatiques ci-dessus sont toutes appareillées de dessins et offrent par là même une variété de garnitures complètes dont chacune est peu dispendieuse.

ETOFES ET VOILES DE BENEDICTION.

Les Etoiles sont assorties de couleurs, plusieurs à brochures riches.

Les Voiles portent tous de riches emblèmes au centre et aux extrémités.

ETOFFES A ORNEMENTS.

Drap d'or à brochures très riches en or, argent et couleurs (dessins nouveaux.)

Moire d'or à reflets riches et brillants.

Drap d'argent à pluie d'argent.

Drap d'or (imitation) à brochures nouvelles.

Damas brochés, tout en or, et aussi en couleurs.

Les prix de tous ces objets sont extrêmement réduits, dans le but d'offrir aux MM. du Clergé tous les avantages du bon marché et de la bonne qualité et avec leur bienveillant concours et une vente rapide, de suivre de très près et toujours à bas prix toute la nouveauté (en ce genre) des fabriques de Paris et de Lyon.

Pour importations directs s'adresser à

J. C. ROBILLARD, No. 84, Cedar St.

ATELIER DE RELIEUR.

CHAPELEAU ET LAMOTHE.

REMERCIENT sincèrement les MM. du Clergé et le public en général de l'encouragement qu'ils ont bien voulu leur donner et les prient qu'ils ont transporté leur atelier à la rue St. Gabriel, faisant face à la rue Ste. Thérèse à quelque pas de leur ancienne demeure.

—ET—

Ils ont l'honneur de prévenir les MM. du Clergé, les Marchands, les Instituteurs et autres qu'ils viennent d'ouvrir un Magasin de Livres d'Écoles à l'usage des Frères de la Doctrine Chrétienne et autres qu'ils vendront aux prix les plus réduits.

—Aussi—

Ils sont prêts à exécuter toutes Reliures de Livres suivant les ordres qui ont leur portée, et aussi promptement que possible. Ils espèrent par leur assiduité, leur attention et la modicité de leurs prix, s'assurer un Partage des Ouvrages.

CHAPELEAU & LAMOTHE.

Montréal, 24 juin 1845.

PHARMACIE.

Corn des Rues Notre-Dame et St. Denis.

MARCELLIN COTÉ ET CIE., ont l'honneur d'informer les habitants de Montréal et des environs, qu'ils ont ouvert une PHARMACIE et un MAGASIN de DROGUES au coin des Rues Notre-Dame et St. Denis, (directement vis-à-vis l'Hôtel Donegan), où ils offrent à ceux qui voudront bien les favoriser de leur patronage, un assortiment général de

DROGUES, PRÉPARATIONS CHIMIQUES,

MÉDECINES PATENTÉES,

PARFUMERIE, INSTRUMENTS DE CHIRURGIE,

ETC., ETC., ETC.

M. COTÉ et Cie., ont l'honneur d'annoncer qu'ils ont constamment en main un assortiment étendu de Boîtes de Médecines Homéopathiques, avec des ouvrages en expliquant l'usage par le Dr. ROSENSTEIN, Praticien Homéopathe, Montréal.—Aussi.—Une quantité de célèbres MACHINES ELECTRO-MAGNETIQUES de SHERWOOD.

Le Dr. COTÉ a son bureau voisin de la Pharmacie où il a l'intention d'exercer sa profession.

N. B.—Eau de Soda et Nectar de Gingembre, à la Fontaine

Montréal, 10 Juillet 1846.

BANQUE D'ÉPARGNES

DE LA
CITÉ ET DISTRICT DE MONTRÉAL.

AVIS.

PATRON,

Monseigneur l'Évêque Catholique de Montréal.

Bureau des Directeurs.

W. Workman, Prés.

A. LaRoque, V. Prés.

John E. Mills,

Jacob DeWitt,

Joseph Bourret,

P. Beaubien,

L. T. Drummond,

H. Judah.

Francis Hincks,

H. Mulholland,

L. H. Holton,

John Tully,

Damase Masson,

Joseph Grenier,

Nelson Davis.

AVIS est par le présent donné que jusqu'à avis contraire l'INTERET que payera cette institution sera de CINQ POUR CENT sur les Dépôts de cinquante louis et au-dessous, et de QUATRE POUR CENT sur les Dépôts au-dessus de cette somme.

On peut obtenir copies des Règles et Réglemens, et autres informations, en s'adressant au Bureau de la Banque qui est ouvert TOUS LES JOURS, de DIX heures à TROIS, et dans les soirées des LUNDIS et SAMEDIS de SIX à HUIT.

Par ordre du Bureau,

JNO. COLLINS,

Secrétaire.

Bureau de la Banque d'Épargne, de la Cité et District de Montréal, No. 46, Grande rue St. Jacques, porte voisine de l'Ottawa Hotel.

FRENIÈRE

RUE BLEURY, No. 46.

Peintre et Vitrier,

Doreur à l'huile et sur le Verre,

Encadreur de Gravures, et ouvrages faits à l'Aiguille.

Vernisseur de Cartes Géographiques et poseur de Tapisserie.

2 octobre 1846.—6m.

AVIS AUX MM. DU CLERGÉ.

LE Soussigné informe les MM. du Clergé, qu'il vient de recevoir de Paris, un grand nombre d'articles pour ornemens d'Église, ce qui, joint à son fonds, en fait le meilleur assortiment en ce genre qu'on ait eu dans le pays. On trouvera chez lui une très grande variété de VINS FRANÇAIS tous d'un choix bien particulier. Le soussigné ayant profité d'une occasion très favorable pour se procurer ces effets à très bas prix, il pourra les vendre aux prix les plus réduits, ayant en vue d'épuiser son Stock au plutôt.

JOSEPH ROY.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le MARDI et le VENDREDI. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

La poste pour passer les lignes des États-Unis coûte 8 centimes 8 deniers pour l'année.

Prix des annonces.—Six lignes et au-dessous, 1re. insertion,	2s	6d.
Chaque insertion subséquente,		7d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion,	3s.	4d.
Chaque insertion subséquente,		10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne,		4d.
Chaque insertion subséquente,		1d.

AGENS DES MÉLANGES RELIGIEUX.

M. Fabre libraire	Montréal.
D. Martineau, prêtre, vicaire.	Québec.
Fr. Pilote, Directeur du Collège	Ste. Anne.
Val. Guillet, écuyer.	Trois-Rivières.

PROPRIÉTÉ DE JOS. M. BELLENGER, PRÊTRE. ÉDITEUR
IMPRIMÉ PAR JOS. RIVET ET JOS. CHAPLEAU.